

Mondes fermés

Judith Cowan, *La loi des grands nombres* (traduit de l'anglais par Dominique Fortier), Montréal, Boréal, 2003, 288 p.

Lynn Coady, *Les saints de Big Harbour* (traduit de l'anglais par Charlotte Melançon), Montréal, Leméac, 2003, 415 p.

Mary Meigs, *Le temps rêvé : une passion* (traduit de l'anglais par Marie José Thériault), Laval, Trois, 2003, 222 p.

Hélène Rioux

Number 114, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36916ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2004). Review of [Mondes fermés / Judith Cowan, *La loi des grands nombres* (traduit de l'anglais par Dominique Fortier), Montréal, Boréal, 2003, 288 p. / Lynn Coady, *Les saints de Big Harbour* (traduit de l'anglais par Charlotte Melançon), Montréal, Leméac, 2003, 415 p. / Mary Meigs, *Le temps rêvé : une passion* (traduit de l'anglais par Marie José Thériault), Laval, Trois, 2003, 222 p.] *Lettres québécoises*, (114), 26–27.

Judith Cowan, *La loi des grands nombres* (traduit de l'anglais par Dominique Fortier), Montréal, Boréal, 2003, 288 p., 22,50 \$.

Lynn Coody, *Les saints de Big Harbour* (traduit de l'anglais par Charlotte Melançon), Montréal, Leméac, 2003, 415 p., 35,95 \$.

Mary Meigs, *Le temps rêvé : une passion* (traduit de l'anglais par Marie José Thériault), Laval, Trois, 2003, 222 p., 22 \$.

Mondes fermés

Trois livres, trois mondes. Trois mondes fermés sur eux-mêmes. Et il ne semble pas y avoir d'issue.

TRADUCTION

HÉLÈNE RIOUX

JUDITH COWAN SITUE À TROIS-RIVIÈRES les sept nouvelles de son dernier recueil, *La loi des grands nombres*. Nouvelles qui, d'une certaine façon, pourraient se lire comme les différents chapitres d'un même roman. Lieux et personnages reviennent, on est toujours dans ce monde gris où rien n'arrive, où tout élan avorte.

RATÉS ET DÉPRIMÉS

Qui sont-ils, ces personnages? Hommes et femmes d'âge mûr, meurtris par une existence sans joie, fragiles et désillusionnés, ils traînent comme des ombres au café Zénob, ils errent dans la ville, asphyxiés parfois par les relents âcres de l'usine de papeterie. Ils boivent de la bière ou du thé, certains écrivent des poèmes. L'un, Simon, est un pauvre hère déboussolé qui soliloque, hanté par ses démons; l'autre, Jacques, un homme tranquille, gentil mais sans envergure, cherche à comprendre pourquoi il a été abandonné par sa femme et ses filles; un autre encore, Pierre, vient de perdre son père et retourne de mauvaise grâce à la ferme où il a vécu son enfance. Les femmes ne sont guère mieux nanties: il y a Andréa, maigre et pâle, au regard halluciné et à l'haleine rance, l'ex-compagne de Pierre, qui est entrée dans une secte, et il y a Raymonde, la maîtresse d'un poète pédant, que l'on voit tenter maladroitement d'accueillir les invités au lancement du livre de son amant. « Debout dans le courant d'air froid, en robe de soie et en escarpins de cuir verni... » (p. 13) Un peu plus tard, « baissant la tête, elle remarqua ses chaussures et s'aperçut tout à coup qu'elles ne convenaient pas du tout, avec leurs boucles de ruban côtelé rehaussé de fils d'or. Des chaussures de soirée. Comme c'était idiot » (p. 15). Un anachronisme. Une incongruité. C'est ainsi qu'elle se sent jusqu'à la fin de la soirée.

Dans la plupart des nouvelles du recueil, le présent est une sorte de tremplin d'où les protagonistes plongent dans leur passé, cherchent, dans un long processus d'introspection, à découvrir la faille, la blessure secrète à l'origine de leur

échec. L'impression globale en est une de ratage et de fatalité. Rien de vraiment tragique — sinon la tragédie quotidienne, quand se pointe le terme d'une existence inutile, vide —, mais beaucoup d'amertume dans cette galerie de portraits. De ce monde gris, on ne peut pas sortir.

La prose de Judith Cowan — elle-même traductrice de poètes québécois, Yves Préfontaine, notamment — souffre malheureusement de la traduction un peu laborieuse et souvent maladroite de Dominique Fortier.

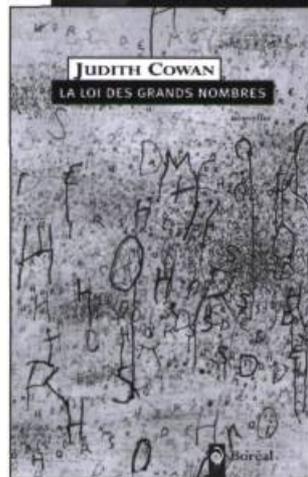
IVROGNES ET MYTHOMANES

L'histoire racontée par Lynn Coody se déroule à Big Harbour, un village imaginaire de la Nouvelle-Écosse, dans les années quatre-vingt. Nous y faisons connaissance avec d'autres ratés, malmenés par la vie. L'atmosphère générale est toutefois plus violente que dans les récits de Judith Cowan. Si, dans *La loi des grands nombres*, toutes les nuances de gris sont représentées, *Les saints de Big Harbour* évoquent pour leur part une grande toile que toutes les couleurs du spectre éclaboussent. Le rouge domine.

La violence s'incarne dans les personnages masculins, Isadore surtout, un géant alcoolique qui essaie de terroriser son entourage — et qui y réussit à l'occasion, quand il s'installe chez sa sœur entre deux cures des désintoxication dans un monastère. Tout le roman, d'ailleurs, baigne dans l'alcool. Des quantités phénoménales de bière sont ingurgitées à la taverne ou aux danses à

l'école secondaire et ces beuveries dégénèrent souvent en batailles généralisées, spectaculaires. On hurle beaucoup, on vomit, on injurie, on casse tout. Les hommes semblent n'avoir rien d'autre à faire que boire. Comme s'ils avaient tous quelque chose à oublier, à occulter. À détruire. La vie est trop dure.

Difficile à résumer, le roman tourne autour des amours de René, le neveu d'Isadore, avec Corinne, une adolescente mythomane qui, comme bien des



Lynn Coody

Les saints
de Big Harbour

LEMÉAC

adolescentes, s'est inventé une autre vie illuminée par la passion. Les points de vue alternent : c'est parfois René qui raconte, parfois l'histoire est racontée à la troisième personne. L'histoire de Corinne, de son frère Howard, de son amie Pam, grosse fille dépassée par les événements, l'histoire d'Alison Mason, prof d'anglais parti des États-Unis (un déserteur?) pour s'établir dans le « désert canadien », compagnon de beuverie d'Isadore. On a une impression de kaléidoscope aux formes et aux couleurs toujours changeantes, vibrantes, parfois éblouissantes. Entre réalité et irréalité. Ici, tout est sur le point d'arriver, tout arrive. La rage est comme un ouragan qui balaie le paysage. Tout est gros, absurde, tour à tour cocasse et désolant.

Un roman très réussi, qui se lit comme on écouterait souffler le vent un soir de tempête.

AMANTES VIEILLISSANTES

Pour son dernier roman, *Le temps rêvé : une passion*, Mary Meigs a choisi de mettre en scène deux femmes amoureuses au crépuscule de leur vie. Elles vivent aux antipodes l'une de l'autre, Kate en Australie, Marj au Canada. Marj a soixante-treize ans, Kate, quelques années de moins.

Leur temps rêvé — leur passion — s'amorce par une correspondance. Kate, une enseignante à la retraite, écrit à Marj, une écrivaine reconnue. Marj met du temps à répondre. Ce décalage teintera toute leur relation. Au début — comme toujours lorsqu'on parle d'amour —, elles tombent sous le charme l'une de l'autre.

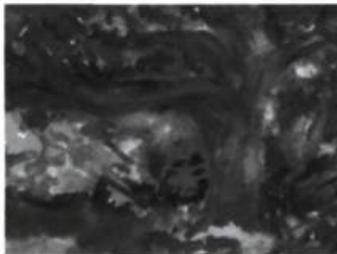
Elles sont sur la même longueur d'onde, leurs lettres débordent de « mon ange », « mon adorée ». Elles se parlent au téléphone. Marj va en Australie où Kate l'accueille royalement. Fleurs dans la chambre, mets délicats, promenades dans des lieux enchanteurs. Le désir se réalise : c'est un émerveillement réciproque. Quelques nuages assombrissent pourtant le tableau : Kate est rationnelle, organisée, perfectionniste, Marj est brouillonne, distraite. Il leur arrive de ne pas se comprendre. Puis, tout s'apaise. Sept mois plus tard, Kate viendra à son tour visiter son amie au Canada et ce séjour sera une longue déception. Tous les gestes de Marj sembleront heurter Kate. En fait, l'accueil de Marj ne répondra pas aux attentes de Kate. Elles ne sauront plus se rejoindre.

En Australie, Marj était ravie de se conformer au programme d'activités de Kate, du rituel du petit-déjeuner aux tendresses du coucher, en passant par les émerveillements du jour. Au Canada, elle retrouve son horaire spartiate. Il ne lui vient pas à l'esprit qu'à l'occasion de sa visite Kate puisse voir dans cette austérité un signe de l'indifférence de Marj à l'égard de son bien-être à elle. (p. 136)

Dans une langue lumineuse, élégante, toujours juste, admirablement rendue par la traduction de Marie José Thériault, Mary Meigs traite avec sensibilité un sujet délicat, celui de l'amour et du désir — de la beauté aussi — chez les personnes âgées. Un sujet dont on ne parle pas assez. Comme si la passion était exclusivement réservée à la jeunesse...

Mary Meigs

Le temps rêvé une passion



traduction de
Marie José Thériault

roman

3

La Société des Écrivains

édite
les nouveaux auteurs,
découvrez-les...

tél : 0033 1 39 08 05 38

fax : 0033 1 39 75 60 11

www.societedesecrivains.com

Catalogue
sur simple demande

147-149, rue Saint-Honoré
75001 PARIS (FRANCE)

(adresse postale pour toutes correspondances
ou envois de manuscrits.)